

EURIELLE EWONDO

NETTA  
ROMAN

TEHAM ÉDITIONS  
97, AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE  
94420 LE PLESSIS-TRÉVISE - FRANCE  
2019

Assise sur l'arbre qui ornait la grande cour de la maison familiale du village, je regardais les membres de ma famille attristés par ma mort. Je n'avais jamais vu de cérémonie aussi triste. L'amour de mes proches aurait dû me conduire, ainsi que celui du Seigneur. J'avais laissé la haine me dominer et me prendre tout mon bonheur. J'avais perdu la vie. Oui. Je l'avais perdue parce que je l'avais voulu.

Mes proches étaient sur le point de porter mon cercueil pour le conduire au cimetière. Je descendis de l'arbre et je suivis le mouvement du groupe qui se dirigeait vers les tombeaux de mes ancêtres. Les anciens du village et mes oncles entamèrent des chants funèbres en Eton, notre langue, comme il était de coutume pour accompagner les morts à leur dernière demeure. Je jetai mon regard autour de moi, afin de ne manquer aucune scène. Que ce soient les villageois, les maisons en terre battue ou encore les grands arbres verts qui ornaient la route.

Une fois mon cercueil au fond du trou, ma mère s'approcha et y jeta des fleurs.

— Netta, ma jolie Netta. Pourquoi es-tu partie si vite ? Pourquoi as-tu décidé de m'abandonner ? Tu me laisses à qui ? Tu laisses tes frères à qui ? Mon enfant, mon bébé, reviens-moi, je t'en prie. Dis-moi que tu dors. Dis-moi que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve et que je vais me réveiller. *Ayo Bandé ! Son oh, son.* Ce n'est pas la mère qui doit enterrer les enfants ! Pourquoi moi, oh !

— Maman, viens, calme-toi.

Mon frère l'amena dans la case de mon père. Je restai jusqu'à ce qu'on mette ma dépouille en terre. Au moment où tout le monde se retirait, je rejoignis ma mère. Elle dormait déjà. Il n'y avait que Georges, et mon fiancé Gregg.

— Jusqu'à présent, je ne comprends pas pourquoi elle a fait ça. Je suis tellement en colère contre elle. Gregg, j'ai l'impression que je vais suffoquer.

— Ne parle pas comme ça, Georges. Je suis autant abattu que toi. Mais nous devons être forts. Pour ta mère et tes deux derniers frères. À partir de demain, nous reprendrons nos vies, nous nous relèverons petit à petit, et nous apprendrons à vivre sans Netta.

Je sortis de cette pièce le cœur lourd. Tout le monde avait raison. J'avais mal agi. J'avais été égoïste. Je n'avais pensé qu'à moi et désormais, je le regrettais. Mais l'histoire ne commence pas là. J'aurais tellement voulu être comprise et pardonnée. Qui voudrait bien m'entendre ? ... Laissez-moi vous conter mon histoire.

\*

\*\*

Tout a commencé alors que je venais à peine d'avoir mes 10 ans. Mon frère Georges en avait 13. Notre famille n'avait rien d'exceptionnel. Mon père, Onana Georges, était un heureux militaire qui défendait son pays. Âgé de 40 ans, il était réputé pour sa douceur, sa sagesse et sa bonté extrême. C'était un monsieur clair de peau et mince de corps. Sa chevelure était d'un noir d'ébène, les yeux marron, les lèvres roses, et des fossettes qui décoraient les deux côtés de ses joues : mon père était bel homme. Père de cinq enfants, dont l'un encore dans le sein de sa mère, il avait la tête sur les épaules et était aimé de tous. Ma mère, quant à elle, venait de célébrer ses 38 ans. Dans sa jeunesse, elle avait été miss mais sa carrière n'avait pas abouti. Élançée, claire de peau, les yeux d'un noir aile de corbeau. Une femme au foyer assez stricte. Elle tenait bien la maison et nous formait pour que nous devenions des personnes dignes et fortes. Mes parents se complétaient bien dans le sens où ma mère ne nous dorlotait pas et mon père, à la limite, nous gâtait. Nous venions du centre Cameroun. Plus précisément de la Lékié. Ma mère, elle appartenait à la tribu Douala. Mes frères et moi avons donc un mélange de culture camerounaise. À cette époque, mes parents louaient une maison dans le quartier Mballa II à Yaoundé, quartier situé entre la CRTV et l'axe lourd. C'était loin d'être un

quartier résidentiel ; la plupart de ses maisons étaient anodines, sans effet particulier. Mon père avait acheté un terrain un peu plus loin. Il disait qu'il commencerait les travaux l'année d'après. Chaque fois qu'il rentrait de mission, il s'asseyait sur son canapé, dégustait le plat cuisiné avec amour par ma mère et, une fois repu, nous décrivait l'architecture de chaque pièce de la future maison. Nous étions tous suspendus à ses lèvres pour écouter et rêver au même moment du temps où nous irions habiter chez nous.

— Papa ? Je n'ai pas envie d'avoir la même chambre que Paul et Frank. Je peux avoir une chambre à moi seule ? demandai-je un soir, inquiète.

— Bien sûr que tu auras ta chambre à toi seule. Tu es quand même mon unique fille !

— Dans deux mois ce ne sera plus le cas, ajouta ma mère. N'oublie pas qu'il y a un paquet dans mon ventre. Et le docteur m'a confié que ce sera une fille.

— Youpi ! J'aurai une petite sœur ! Si vous ne changez pas votre manière de me parler, vous allez voir, répliquai-je en montrant le doigt en direction de mes frères.

Mes parents se mirent à rire. Le fait de n'avoir que des frères m'avait rendue dure, coriace et pleine de confiance. Je ne me laissais pas faire et j'aimais la compétition. Néanmoins, j'adorais ces moments où je me retrouvais seule avec ma mère, quand je l'aidais à faire à manger et qu'elle me confiait des tâches importantes. Pour tout vous dire, la vie était belle. Mes frères et moi étions très brillants à l'école, ce qui

rendait nos parents encore plus fiers de nous. Une semaine avant les vacances, mon père devait recevoir les membres de sa famille pour une réunion entre frères et sœurs. J'avais hâte de voir mes cousins.

Notre concession était encerclée d'une barrière rouge. La pelouse était belle. Et la maison en elle-même constituait une petite villa à deux étages. Les murs étaient peints en orange et les balcons tout en blanc. Notre maison était, de mon point de vue, la plus belle du quartier. Le ciel nuageux annonçait une pluie qui n'allait pas tarder à tomber. On était vendredi. Je rentrais de l'école accompagnée de mes frères : Georges, Frank et Paul. Nous étions tous admis en classe supérieure. J'allais en classe de cinquième et j'en étais très fière.

— Papa ! Papa ! Nous avons nos bulletins. Je vais en classe supérieure.

— *Iki ! Ngon Eton !* C'est bien ça ! Je suis fier de toi.

— Merci papa.

— Papa, nous sommes nous aussi admis, hein ! Netta n'est pas la seule à avoir bien travaillé.

— Je le sais, Georges, et je suis fier de vous tous. Bon, prends les 500 francs que voici, pour acheter des bonbons que vous vous partagerez. Tu me ramènes 300 francs. Dépêche-toi parce que ta mère pourrait avoir besoin de toi en cuisine.

— Oui papa.

— Netta ! Viens faire cuire les prunes-ci pour ton père en attendant le repas.

— J'arrive, Ma'a.

La prune était un fruit que mon père adorait. Je n'ai jamais compris pourquoi, du reste. À cet âge-là, je n'aimais pas beaucoup les prunes. Je préférerais manger mon bâton de manioc sans aucun autre accompagnement.

— Mama ? Pourquoi recevons-nous la famille aujourd'hui ?

— Tu connais encore ton cousin Antoine ?

— Oui. Pourquoi ?

— Eh bien, il va venir vivre ici. Au moins pour deux ans. Le temps pour lui de finir son cursus scolaire.

— Ok. Mama, les prunes sont cuites.

— Fais les bâtons et va les donner à ton père.

Je me dépêchai d'aller au salon proposer le plat à mon père. Il fut content en voyant les belles prunes que je lui avais choisies. Frank et Paul vinrent s'asseoir à côté de lui pour en manger. La cuisine était à l'extérieur de la maison. Alors que j'y allais pour retrouver ma mère, le portail s'ouvrit devant moi et je vis l'une de mes tantes, Tantine Charlotte. Elle était avec le grand frère de mon père, leur aîné et chef de famille, Tonton Dieudonné. Ma tante s'approcha de moi et me frôla le front en signe d'affection.

— Bonjour Antoinette. Comment vas-tu ?

— Je vais bien, Tantine.

— Papa *A ne vé* ?

— Il est au salon.

Elle prit la direction du salon, suivie de mon oncle. À croire qu'elle n'avait pas constaté que ma mère était

dans la cuisine. Mon oncle n'avait même pas pris la peine de me saluer. Il avait l'air en colère. Je ne saurais jusqu'à ce jour vous en donner la raison. Tonton Dieudonné était âgé de 60 ans. Très grand de taille, il frôlait le mètre 92. Il n'avait rien en commun avec mon père. Son visage était ridé, ses cheveux coupés court commençaient à prendre la couleur blanche, signe de vieillesse. Il marchait toujours la tête baissée, comme s'il avait perdu quelque chose. Je ne l'avais jamais vu sourire. Je crois que son rôle en tant que chef de famille lui donnait des airs de grandeur. Quinze minutes plus tard, les quatre autres frères de mon père arrivèrent à leur tour. Tous discutaient dans le salon pendant que je jouais avec mes petits frères. La nuit tombée, ils rentrèrent chez eux. Mon cousin Antoine était le seul à être resté. Quand je le regardais, je ne voyais rien de son père, Joseph. Il ressemblait tellement au mien qu'on l'aurait pris pour son propre fils. Il était assis sur la pelouse et commentait les matchs de la saison avec Georges.

— Netta ! Viens m'aider à débarrasser la table ! Je suis fatiguée.

— J'arrive, Mama.

Le dernier jour de classe, c'était la pagaille à la maison. Mes frères prenaient leur bain pendant que ma mère cherchait dans mon placard ce qu'elle pourrait bien me mettre. Elle sortit ma belle robe grise et prit les chaussures neuves que mon père m'avait rapportées de Douala.